

L'Eglise ne serait-elle pas taquine de nous proposer en ce temps du Carême, où le jeûne est à l'honneur, l'évangile de la multiplication des pains ? Certes, un festin composé uniquement de pain frais et de poisson cru n'est pas vraiment le menu gastronomique de l'année, à moins d'être un féru de pitas ou un incondicional du sushi. Toutefois, la surabondance de ce repas champêtre – douze corbeilles de reliefs – tranche avec la traditionnelle frugalité du temps de Carême. Comment expliquer que le Christ, après quarante jours de jeûne, refuse de changer les pierres en pains pour se nourrir, alors qu'immédiatement, il accomplit le miracle, afin de ne pas laisser les foules dans la faim ? N'y avait-il pas là au contraire, une belle opportunité pour un enseignement sur le jeûne et ses compagnons, privations et sacrifices, tandis que ses disciples l'avaient suivi au désert et se trouvaient à l'écouter ?

En réalité, dans cet écart entre le Christ jeûnant lorsqu'il est seul, tandis qu'il nourrit les foules qui l'entourent, se trouve toute la différence entre la pauvreté chrétienne et la misère commune. Dans le langage courant, pauvreté et misère peuvent apparaître comme pratiquement synonymes. Dans la pensée de l'Evangile et de l'Eglise, il n'en est pourtant pas ainsi. Pas du tout. La misère, en effet, qu'elle soit matérielle, affective ou spirituelle, consiste à manquer radicalement de ce qui nécessaire à la vie, voire à la survie. Elle est un état de fait, subi, violent, destructeur de la personne qui y est plongée. Et c'est la mission de tout chrétien de venir en aide à celui qui y est confronté en lui prodiguant le nécessaire. Ce que fait le Seigneur en multipliant les poissons et les pains.

La pauvreté chrétienne, à l'opposé, (celle qu'évoque le Christ Jésus lorsqu'il proclame : « bienheureux les pauvres de cœur car le Royaume des Cieux est à eux »), est le fruit d'un choix délibéré. Elle consiste à renoncer à un certain nombre de biens – matériels, affectifs ou spirituels – pour conserver la liberté du cœur (cette liberté qu'annonce saint Paul dans l'Epître de ce jour : « C'est pour que nous soyons libres que le Christ nous a libérés ! »), pour que l'âme reste disponible à Dieu, sans qu'elle soit déjà remplie au préalable par le souci et le désir unique de tous les biens créés.

Ainsi, l'écart est-il abyssal entre deux notions qui nous paraissent si voisines : la misère nous détruit, tandis que la pauvreté nous libère. Ainsi, se trouve aussi résolu l'apparent paradoxe du Christ, qui sera celui des saints tout au long de l'histoire de l'Eglise. Ils paraissent désirer pour eux-mêmes ce contre quoi ils luttent chez les autres : ils passent leurs vies à combattre les famines de toute sorte, tandis qu'eux-mêmes recherchent et embrassent jeûne et privations. Paradoxe ? Apparent,

seulement : c'est faire œuvre de charité que de remédier à la misère du prochain. C'est faire œuvre de vérité (et donc, également, de charité) que de rappeler au monde que le bonheur et la liberté vraie passent par une nécessaire frugalité. Plus encore dans notre monde boulimique de l'hyper-consommation, jeûner est bien davantage qu'un simple usage, une coutume religieuse, obscure et routinière. C'est un acte de dissidence, une contre-culture, une pierre de fondation pour une nouvelle civilisation.

En effet, en jeûnant, je proclame que mon épanouissement ne passe pas par la satisfaction sans limite et sans discernement du moindre de mes désirs (contrairement à ce qu'énonce le dogme premier de notre société libérale-libertaire). En jeûnant, je reconnais qu'il y a en moi des déséquilibres, des risques d'étouffement, des menaces d'asservissement ; en jeûnant, je manifeste que l'issue se trouve dans un retour à l'harmonie, qui passe par une forme de pénitence. Face aux excès, la privation ; face à ce qui envahit une âme devenue obèse de ses propres pulsions, un sage retour à la frugalité, à la sobriété, à la pauvreté du cœur. Telle est la première et la fondamentale résistance. Combattre les misères, épouser la pauvreté.

Alors, soyons, au cœur de notre Carême, ces dissidents du retour à la liberté. N'ayons pas peur d'être audacieux, d'être forts dans les jeûnes que nous nous proposons. Jeûnes multiples de tout ce qui nous asservit (nous le mentionnions, il y a deux semaines, avec les écrans) mais aussi, ne le négligeons pas, jeûne de la nourriture et des repas. Souvent, nous regardons avec un peu de dédain ces privations alimentaires. « Pratique d'un autre âge ! » Disons-nous, alors qu'en réalité, nous sommes au cœur d'un choix de civilisation. Pouvons-nous vivre sans l'immense facilité d'accès à ces avalanches de nourritures et de boissons en tout genre ? « Bien sûr », répondrons-nous, en même temps que nous nous réservons du plat bien alléchant et que nous nous versons complaisamment, encore un petit verre... Pas si évident, en réalité. Aussi, n'en restons pas au micro-jeûne d'un demi carré de chocolat, dont nous nous privons un jour sur deux (mais pas le dimanche, parce que, à ce qu'on dit, ce ne serait pas carême !). Embrassons avec joie une vraie frugalité (moins de repas, moins de sucré, moins de dépenses coûteuses). C'est le prix de notre libération, de notre respiration intérieure... Mais aussi d'une joie que nous recherchions dans les excès, alors qu'elle se trouvait... dans la sobriété. Eh oui, finalement, la vie, comme l'Eglise, ne manque pas d'être taquine !